

David Law



Vous m'en direz des nouvelles ?

David Law

Vous m'en direz des nouvelles ?

1987 / 2020

TABLE DES MATIÈRES

<u>PRÉFACE</u>	<u>7</u>
<u>OLGA NON !</u>	<u>9</u>
<u>HAPPY END</u>	<u>69</u>
<u>LE SOLDAT PION</u>	<u>121</u>
<u>REVENGE</u>	<u>165</u>
<u>EMBROUTEILLAGE</u>	<u>189</u>
<u>CINEMA</u>	<u>205</u>
<u>DIEU EST MORT !</u>	<u>217</u>
<u>LA NUIT DES LOUPS</u>	<u>233</u>
<u>L'HONNEUR EST SAUF !</u>	<u>243</u>
<u>AVEC VOTRE ESPRIT</u>	<u>249</u>
<u>LE MALHEUR DES UNS...</u>	<u>279</u>

PRÉFACE

De 1985 à 1992, je me suis lancé dans l'écriture de nombreux textes, poésies, romans, nouvelles ou pièces de théâtre que j'ai finalement rangés dans des cartons, capté par d'autres passions dans le domaine artistique, la bande dessinée, la vidéo, la musique et la photographie. J'ai plus particulièrement mis l'accent sur la création musicale et utilisé l'écriture pour des textes de chansons ou des poésies lunaires. J'ai traversé plusieurs décennies à la mise en place de projets d'albums et à la formation de plusieurs groupes, en tant que chanteur guitariste. Je réalise toujours à ce jour des projets en solo. La musique ne paie pas et la vie m'a dicté d'autres choix pour survivre. La photographie est devenue mon métier principal et en dehors de prestations diverses, je présente des créations que j'ai la chance de vendre dans les salons d'art contemporain. Le 17 Mars 2020, tout s'est arrêté, lié à un obscur virus et un confinement imposé. Le moment idéal pour trouver le temps de fouiller mes cartons pour en extraire ce recueil de nouvelles revisitées, près de trente ans après, pour vous les livrer sans attendre.

David Law, 2020

"Victor de Rien traverse des temps difficiles. L'espace et le temps se dérèglent, sa vie se décompose et il ne sait bientôt plus comment discerner le vrai du faux. Quand sa femme devient son pire cauchemar et que l'étau se resserre, des solutions s'imposent..."

OLGA NON !

Ils donnaient « La planète des singes » à la télé. J'en courais à perdre haleine dans les couloirs du métro. Les trains ne venaient pas, juste la foule, la chaleur, de ces petites choses qui vous assaillent irrémédiablement. La montre du quai riait de moi. Dans le tunnel, le wagon s'est éteint. J'ai reçu un coup dans le genou, je ne sais par qui, au fond deux jeunes filles riaient et je pense qu'elles riaient de moi. Je subis quelques secondes de cet interrogatoire forcé. La lampe braquée sur mon visage m'a-veugle. Ces deux hommes en noir, je les reconnais. Roger Moore et Bogart, agents du F.B.I...J'ai retrouvé la dimension du wagon plongé dans le noir, je sentais fort la sueur et les cheveux, fort de ce chignon gris sous mes narines. L'éclairage du tunnel balayait d'ombres les visages à demi passifs autour de moi.

J'ai dû me battre à la Bastille pour effectuer ce changement dérisoire. Je pouvais changer de quai par l'interstice enjambant les rails, mais j'ai noyé mes illusions, et entraîné par le flux de la foule, j'ai dû perdre connaissance. Sur le quai, direction Place d'Italie, ils m'ont assis gentiment sous une affiche déchirée, je pouvais sentir sa colle fraîche, je n'avais plus trop les idées en place. La dame qui s'occupait de moi, depuis mon évanouissement dans l'escalier, ne m'a pas demandé où j'allais. Elle et son mari se sont cordialement offert une

tranche de route avec moi. J'ai su qu'elle venait de Virginie, j'en parlerais à Bogart.

J'ai pris un taxi Place d'Italie, j'ai dû faire la queue avant. Je crois même qu'on m'y a insulté. Le chauffeur est d'un type maghrébin passablement réservé. Sur le périph extérieur il me parle de sa femme restée sur les hautes terres de l'Algérie, à élever ses enfants, cultiver son jardin. Ils ont des poules et des laitues. Il a de l'amour pour ses enfants, la nostalgie de son pays. Je partage ses peines, quelques instants, sa voix chaude berce mes propres souvenirs. Mais nous avons raté la sortie. Je l'engueule un peu, mais pas trop.

« - Pas grave ! Je vous offre un tour gratuit. Vi m'êtes sympathique !

La planète des singes fait un saut bref dans mon regard vide, un relent d'amertume monte de mes tripes à nues.

« - Non...Ma femme...euh...est malade. Et je dois rentrer vite !

Il regarde sa pendule nickel encastrée dans son tableau de bord.

« - Neuf heures moins dix. C'est tri vite déjà !

J'ai lourdé mes yeux par la fenêtre, franchement mal à l'aise. Tiens, nous avons raté la sortie Nation ! Je lui demande ce qu'il fout quand même et j'ai un coup au cœur. J'ai laissé mon attaché-case sur le quai du métro Place d'Italie. Je me cogne la tête contre la portière, je grogne que merde et merde ! Le taxi prend la première sortie et se range net dans un couloir de bus. Le chauffeur en descend passablement furieux. Je l'entends maudire à son tour à mon encontre. Quoi ? Il ouvre violemment ma por-

tière et me saisit par le col. Il parle en arabe, je n'y comprends rien. Je lui explique, je n'ai rien contre lui. C'est une erreur. Il y a des jours comme ça où tout va mal.

J'ai rejoint à pied les boulevards extérieurs, je n'ai pas trouvé d'autres taxis. Je suis entré dans un café m'en jeter un, aussi téléphoner à la RATP au sujet de mon attaché-case, que soit, je n'avais pas attaché. Je donne son signalement et les preuves d'usage, je décline mon identité. Merci ! Au sortir du bar je traverse un léger brouillard, quelques secondes je n'y vois plus. J'entends des voix lointaines brouiller la ligne de mon silence cervical, je marche au radar, la fumée se dissout, je suis devant la porte de mon immeuble et je compose le code. Le code a changé. J'appelle depuis peu Typhanie de la rue quand son chien sort la concierge. Je m'interpose mais la porte se ferme.

« - Le nouveau code ? » je demande.

« - Quel nouveau code ?

« - Ouarf !

Il m'énervé ce chien.

« - Il n'est pas d'hier ce code...ça non !

Je retrouve le bureau et la chaise dans la lumière. Moore a troqué son cigare contre une barre à mine, qu'il allume de son chalumeau. J'en appelle à Dieu, faites-lui comprendre !

« - Elysée 24 32.

« - Ce n'est plus Napoléon 26 13 ?

« - Ça n'a jamais été Napoléon 26 13. Vous savez très bien que le locataire du troisième est révolutionnaire, contre Napoléon et tout ce qui a attiré à l'armée...

« - Enfin mais c'est un code ! Napoléon 26 13 n'a jamais existé !

« - J'en connais déjà deux. Il est possible qu'il en existe d'autres !

« - Elysée donc...24 32.

« - Ouarf !

Ce chien la ramène toujours. Toujours faut qu'il la ramène. Pour couronner le Dieu canin, l'ascenseur ne marche pas. J'enfile les escaliers quatre à quatre, je souffle un peu au troisième. Je suis derrière la porte, enfin ! Je cherche mes clefs...dans l'attaché-case évidemment. Je sonne. J'entends la télé des voisins de palier. Je reconnais Guy Lux à ma droite et je ne connais pas les programmes par cœur. L'autre voisin est sourd. Dingue aussi je crois. Pourquoi écoute-t-il la télé aussi fort ? Lola ouvre la porte. Ni bonjour, ni rien. Ses gambettes la traînent au salon se blottir dans son oreiller. Toute la famille est là. Typhanie, mon Arthur et ma peste de Lola. Le chat compte ses griffes sous les rideaux. Ni bonsoir, ni rien. Un vague regard désintéressé de Typhanie retourne à la télé. Je change de programme, simple pression délicate du pouce sur la télécommande. C'est une mutinerie.

« - Tu ne peux pas faire ça ! Non !

« - Pas Angélique !

« - Non !

« - S'il te plaît !!

Je remets leur chaîne.

« - Bonsoir quand même !

« - Chuuut !

Pan, les regards réprobateurs ! Je retire ma veste et je vaque à la cuisine. J'ouvre le frigidaire. Je n'ai pas faim, c'est une habitude. J'ouvre toujours le frigidaire en rentrant. Une immense frustration m'accable. Pourquoi me prive-t-on de mon film ? Je retourne au salon, même ambiance. Je prends un verre et je change de programme. Distraitement je m'excuse. Arthur gueule et Lola pleure. Typhanie me regarde froidement. Il me glace ce regard, droit et franc, la pupille noire de défiance, le sourcil dressé de conviction. Je change de programme, deux fois... La diversion fonctionne, Arthur et Typhanie n'y ont vu que du feu. Quant au singe sur l'écran-télé je demande.

« - Ce n'est pas Angélique ?

Typhanie sort de sa rêverie. Non ce n'est pas Angélique !

« - Passes le journal !

Je me lève et je rejoins la chambre. Je ne suis pas son larchin. Je me retourne sur son visage plein de mépris.

« - Donnes !

« - Donnes quoi ?

L'amour n'est plus ce qu'il était.

« - La télécommande !

« - La télé-quoi ?

Typhanie ne plaisante plus. Je la connais. Quand elle engage une mèche devant ses yeux c'est qu'elle devient terrible. Elle a la frange totale... Je câline sa joue de la main, elle esquisse un mouvement de recul, un salto avant, puis se saisit de la télécommande sous l'oreiller. Je n'ai rien vu. Je les retrouve tous les trois dans le salon. Je suis en pyjama. Typhanie me regarde. Je me sens soudain tout petit, tout misérable, tout crotteux-minable, moins que

rien. Je prends un fauteuil pour respirer un peu. J'ai des accès de paranoïa, je n'ai jamais encaissé ma naissance. Il me semble que je regarde Angélique et je sens la colère monter. Je suis mal à l'aise. Mon Dieu ! pourquoi Angélique. Je me lève, décidé à sévir. Je vais tuer quelqu'un, tant pis pour le ridicule !

« - Mes chers petits, vous avez l'habitude de n'en faire qu'à votre tête mais j'annonce à qui veut l'entendre que je vais CE SOIR changer le cours des choses...

« - Ne crie pas !

J'ai haussé le ton à « ce soir ». Est-ce un bon choix. Typhanie boude. Elle sait qu'elle n'aura pas le dernier mot.

« - Trois choses à vous dire ! A Lola et toi Arthur. Je ne veux plus vous entendre de la soirée et vous filez vous coucher !

« - Mais Angélique ?

« - Typhanie, mon amour, je me passerais bien de ta présence ce soir, et de deux !

« - Bravo !

« - Maintenant foutez-moi la paix ! Ça fait trois ! Je regarde la télé !

Ça marche ! Lola hausse ses menues épaules et file dans sa chambre. Arthur va ouvrir le frigo faire comme papa, Typhanie croise les bras.

« - Tu as vu à quelle heure tu arrives ?

« - Et ne m'emmerdes pas avec ça !

Inutile de discuter ce soir. Typhanie me quitte. Je retrouve la chaîne et le film enfin...pile pendant le générique de fin...Je maudis le ciel ! Tout ça pour ça ! J'éteins la télé. Le silence règne de maître maintenant. Je retourne au fri-

go que j'ouvre deux fois. Je me décide pour une bière fraîche. J'entends la voix de Typhanie dans le lointain.

« - Alcoolique !

Je suis furieux ! Je déteste Typhanie, je la maudis ! Si Dieu m'entend, je veux changer de femme ! Mais Olga, non ! Seigneur Dieu !

« - Entrez ! Entrez ! N'hésitez plus ! Ce spectacle est unique ! Olga Maison la fameuse, la pulpeuse reine suédoise ! C'est ici ! C'est ce soir ! Lingerie fine et volupté ! N'hésitez plus Messieurs ! Entrez ! Entrez ! »

Journée chaude et sans vent. La chaleur écrasante, la sueur et la foule. Un spectacle érotique, un coin à l'ombre quelques instants, ce soleil est insupportable. Je paye 50 francs l'obscurité dans un air pseudo-climatisé et je m'assieds dans ce rond de gradin populaire, comme une arène minuscule. Sous le plafond bas courent des installations électriques, des câbles mal rangés, un boîtier vert clignote au-dessus de l'entrée du petit coin, de la lumière issue des loges derrière le rideau diffuse un cône tamisé dans le cercle. Deux faisceaux rouge et bleu se relaient au centre de la piste. Une bande sonore en sourdine s'amplifie peu à peu. Le souffle rauque d'un animal en pleine agonie et les coups sourds de son cœur qui bat. Ce martèlement soudain m'angoisse. Je me sens pris à la gorge. Je retrouve Moore et sa bande et je suis sous pression. La bande sonore devient criarde, je suis impressionné, ma gorge s'étrangle maintenant à la vue de ce monstre qui entre maintenant sur la piste. Pulpeuse Olga Maison ! Une imposante carcasse à moitié nue, poitrine exubé-

rante, fesses monstrueuses, les élastiques des jarretelles hyper tendus. De grands faux-cils comme des ailes blanches papillonnent devant ses yeux d'un bleu Suédois. Enfin cette colombe blanche, si belle et si fragile, ses délicates ailes prises au piège dans les frénétiques roulements de la graisse de ses dessous de bras pendants. Elle sourit et nourrit de trois étages son déjà double menton, elle découvre ses dents jaunes entre ses lèvres pulpeuses, elle vient y glisser un doigt suggestif en prenant une pause jouissive, son autre main fouillant dans son bas ventre à la recherche du plaisir. Je suis horrifié, j'ai le cœur à vif. Je songe que l'omelette est le fruit des œufs, que les œufs viennent de la poule et la poule des œufs. Un individu près de moi cherche à me tripoter, je m'excuse et je me lève. Je sens remonter la poule, elle picore ma langue, je rejoins la sortie et la porte est fermée. Je cogne dedans des deux poings. J'ai un accès de paranoïa. Il me semble que tous les regards ont quitté la piste et se portent sur moi. La porte s'ouvre enfin ! Je retrouve le jour, le soleil est en kimono bleu azur...

« - Victooooooooor !

J'ouvre un œil. Bon Dieu, je me glisse au plus profond de draps, je ne veux pas le savoir !

« - Viiiictor, c'est l'heure !

Ne peut-elle venir me le susurrer délicatement dans l'oreille avec un bol de café ? J'entends le rituel scolaire de la pièce à côté.

« - Je n'ai plus de stylos maman...

« - Si tu ne passais pas ton temps à les perdre !

« - Je ne peux pas les attacher !

Lola rapplique.

« - Maman ! Je mets une robe ou un pantalon ?

« - Tu m'agaces Lola ! C'est tous les jours la même chose ! Tu dois apprendre à te décider toute seule ! Va pour cette fois ! Voyons... la robe ?

Je me lève et j'entre au radar dans la salle de bain.

« - Mais je veux le pantalon !

Je branche le rasoir. *BZZ ZZZZ*.

« - Bon alors le pantalon...

Scratch, scratch...

« - Mais je veux la robe !

« - Lola ! Tu nous emmerdes !

« - Bon je vais mettre un bermuda...

J'ai le fond de l'œil glauque, des cernes se massent sous mes yeux, c'est vrai. Je me fais peur ! Arthur passe sa tête dans l'ouverture de la porte. Il mâche un chewing-gum.

« - Salut P'pa !

« - Le Chwiiing Gum ? Dès le réveil ?

« - C'est un bon pour les dents !

Lola pousse son frère contre moi et fuit dans le salon. Son petit rire machiavélique me nargue. Arthur trébuche et se cogne la tête dans l'évier. Je pose mon rasoir.

Je n'ai rien à dire, ils ont compris. Quelques secondes encore et la porte d'entrée nous sépare. Le silence est tombé dans l'appartement et j'entends Typhanie chanter dans la chambre. J'ai soudain ce penchant pour elle, je voudrais l'embrasser. Qu'elle oublie ma méchanceté de la veille. Je ferme les paupières et je cherche sa voix. Je me fie sans hésiter à mon blindage auditif et à

ma connaissance des lieux. Je me saisis de sa taille fine et je m'enfouis sous ses cheveux. Courts ! J'écarte la tête et je pousse un cri ! Ce n'est pas Typhanie ! Finalement je souris, quelle belle farce quand même, et comme Lola et Arthur jouent bien la comédie. Curieuse idée quand même ! Je regarde de haut maintenant cette personne, persuadé d'avoir déjoué le piège et fier d'en être la victime.

« - Qui êtes-vous ?

La fille est très jolie, naturelle et charmante, elle offre son carré blanc de sourire.

« - Je suis ta femme !

Son assurance me déboussole, je perds l'Ouest, je lui souris. Elle continue.

« - Vous remettez-vous de moi ?

Je fais signe que oui, je baisse les yeux, en proie à ma torture intérieure. Son regard est le même que celui de Typhanie. Elle ne sourcille pas, ni ne triche. Je détaille une seconde le corps de la fille. Belle et cambrée, brune et gracieuse, j'aime sa bouche. Je ferme les yeux, je retourne à mon rasoir, et je questionne en vain mon visage dans la glace. Je me déshabille et j'envisage la douche dévisagée. La fille entre et se sied dans la cuvette, sans plus de gêne, elle contemple mon corps nu. Je suis gêné. Je ferme le rideau, je me cache. Elle se lève et défait son peignoir. Je voudrais fuir dans les conduites d'eau. Elle entre paresseusement et se colle contre moi. J'apprécie ses seins nus. Je colle ma bouche à la sienne, je n'en reviens pas ! Elle porte un bracelet au bout de son bras dé-

licat, qu'elle élève, élégante, à la hauteur de ses yeux. Son prénom y est gravé, Melvilla...J'ai tout oublié...

Aujourd'hui, le patron me convoque quand je suis peinard assis dans mon bureau. J'ai fait une erreur de pointage dans la sixième, la veille, il doit me pénaliser je suppose. Je marchande la situation, j'explique que ce n'est pas de ma faute, que les cours de la bourse m'ont induit en erreur. Le téléphone sonne et je m'éloigne. Monsieur le Boss s'adresse à moi. C'est ma femme. Elle m'attend dans mon bureau. Un instant l'amour de Typhanie frissonne derrière mes lobes, je rejoins mes quartiers. Melvilla est assise copieusement dans le fauteuil pur-sang que je réserve à mon exportateur étranger principal. Elle fume un de mes cigarillos sous un chapeau large et droit, du bout de ses petits gants blancs effilés. Son sourire et sa lucidité me désarment, je reste interloqué, lointain. Je devine sous son chemisier jaune ses petits seins charnus. Je suis un obsédé. Elle fronce légèrement les sourcils.

« - Victor ? Tu me parais absent ?

Je le suis, mais je nie.

« - Non, Melvilla, j'ai fait une erreur de calcul, rien de plus.

Elle prend l'air détaché de Typhanie quand elle attend de moi quelque chose.

« - Ah ! C'est un mauvais présage. Je venais te demander mille francs.

Je reste interdit. Terrassé. Je n'ose plus bouger un doigt.

« - Ne prends pas cet air déphasé, j'ai juste quelques menus achats à faire...

J'acquiesce et j'ouvre le tiroir. Je prends dans la caisse. Elle a son petit air malin, je rallonge de cinq cent francs. Son sourire efface toute mésentente. Elle se lève et s'approche de moi, pour m'accorder ce baiser si brûlant. Je lui caresse les fesses. Elle s'extirpe légère et me fait un signe de la main.

« - A ce soir ! ...

Quand elle sort, Marcellin entre et se fige respectueusement, il la regarde partir, tête baissée, la casquette apposée sur le cœur.

« - Elle est belle ta femme, Victor !

Je vois passer dans ses yeux des milliers de mouettes dans d'innombrables couchers de soleil. Je le colle contre la porte.

« - Tu la reconnais ?

La question le déstabilise un peu...

« - Je la connais, oui !

J'insiste et je tire sur sa chemise.

« - Tu la RE connais ?

Marcellin est tout à fait inquiet maintenant.

« - Ben c'est elle, oui ! ...

Je le lâche et j'ouvre la porte.

« - Retournes bosser !

J'en suis convaincu. C'est un complot. Je prends un chewing-gum à mon tour. Au fluor. Contre les caries.

Ce soir-là, je ramène les fleurs qu'elle n'aime pas. Un pauvre bouquet de pétunias bien rouge dans un pot sans goût dont Typhanie m'a dit du mal des milliards de fois. J'ai demandé que la carte de visite du fleuriste soit apposée bien visible par-dessus le ruban. Elles s'étaient

fâchées pour une histoire de cactus. Melvilla ne peut savoir que Typhanie déteste ces fleurs, par conséquent, elle trahit qu'elle n'est pas Typhanie si elle les accepte. Je ne sais pas trop ce que je cherche à prouver ni où je veux en venir. L'ascenseur ne marche toujours pas et le code n'a pas changé. Je rencontre le chien de la concierge, Chateaubriand, ni ne me salue, ni rien. Je le déteste. Au troisième, je souffle un peu et j'essaie d'ouvrir la porte. La serrure ne marche pas, me suis-je trompé de clef ? La porte s'entrebâille et je reconnais mon voisin, sourd, dingue je pense. Il tend son petit doigt maigre, pauvre petit doigt maigre.

« - Ce n'est pas la première fois...C'est là, chez vous !...

De me désigner sa porte. Je fais le sourd. Dingue.

« - Quoi ?

De répondre.

« - Depuis longtemps nous avons échangé. Ça doit faire un an maintenant...

J'entre chez lui, enfin, chez moi au bord du gouffre, avec ce bouquet de pétunias bien rouge à la main. Je trouve l'appartement désert, même le chat se dissimule sournoisement. Les meubles sont identiques mais tout est inversé. Je pose le pot dans la cuisine, un mot de Melvilla se meurt sur la table. Elle est au restaurant, retour indéterminé. Arthur et Lola sont chez la voisine Madame Glandu. Qu'ils y restent ! Je trouve à réchauffer du canard aux lentilles, j'allume la télé. Arthur revient.

« - B'jour P'pa !

Je l'aime bien Arthur.

« - Salut Fils !

Arthur croise nerveusement les doigts.

« - Lola dort chez Madame Glandu.

Je ne saisis pas le problème, pourquoi paraît-il stressé ?

« - Où est maman ?

S'il est dans le coup, je lui arrache la tête.

« - Elle est au restaurant. Elle t'a laissé un petit mot.

« - Ah !...

Il semble préoccupé par sa main. Je me méfie de lui.

« - Dis-moi Arthur ?

Il ne change pas d'attitude, je déteste ce merdeux !

« - Tu ne la trouves pas bizarre maman ?

« - Maman ?

Petit visage étonné à demi. Joue-t-il la comédie ? Non de la tête. Je marque une pierre.

« - Elle a changé n'est-ce pas ?

« - Tu veux parler de ses cheveux ?

J'acquiesce. Oui par exemple, de ses cheveux. Il continue.

« - Je la préférerais avant...

J'ai perdu l'équilibre. J'ai vu Moore flinguer Bogart, je pourrais témoigner.

« - Qu'est ce qui a changé ?

« - Sa frange !

Je retrouvais Typhanie mercredi soir avec sa frange de colère. Melvilla a une frange. Je n'y vois plus bien clair. Arthur trépigne et marmonne.

« - Je peux aller me coucher P'pa ?

« - Tu ne regardes pas la télé ?

« - Tu sais bien que je n'aime pas ça...

Je ne tourne pas rond. Je deviens fou. Arthur s'est toujours battu pour le petit écran. Lola n'a jamais dormi chez madame Glandu. Il n'y a jamais eu de voisine, elle n'existe pas ! Ils se foutent de moi ! Je retrouve Arthur dans la salle de bain. Il brosse ses dents.

« - C'est bien la première fois !

J'ai dû dire quelque chose de trop, il s'est enfermé dans sa chambre à double tour. Où est Typhanie ? Melvilla ? Où sont-ils tous ? Je songe que ma vie se désagrège et je m'endors au bord du suicide.

Vers quatre heures, Melvilla me réveille, elle murmure de me rendormir. J'entends l'étoffe de sa robe frotter son bas-nylon. Elle éteint la lumière et vient se glisser contre moi, entre les draps de soie. Elle sent le vin, je le lui dis. Son sourire épanouit me rassure. Je reçois quantité de baisers mignons que je rends. Je ne garde jamais rien pour moi. Nous nous endormons sagement... J'aime bien Melvilla...

La porte se ferme, je suis face à Moore. Un tas de gadgets épars sur le bureau menacent à tout moment de me péter au visage. Olga me susurre à l'oreille des mots doux, assise près de moi, sur la chaise numéro deux. Dans le coin, Bogart agonise. Son rôle obscène pèse lourd dans le silence du bureau, le claquement du cran de revolver braqué sur ma tempe humide me réanime un peu. Le juge entre et pose sa mallette. Je reconnais mon attaché-case et mes initiales, VDR, Victor De Rien. Le

juge fait un signe discret à Moore, je mange un coup dans l'estomac, j'en ai le souffle coupé. Olga me rassure de larges clins d'œil lubriques. C'est alors que le juge me regarde droit dans les yeux...Je suis condamné, dit-il, à prendre pour épouse Mademoiselle Olga Maison ici présente, et par ailleurs, à l'embrasser dans l'instant passionnément. Je m'étrangle. Olga me présente ses grosses babelulantes baveuses. Son regard est spirituel et tendre au possible. Moore me tient en respect de son 7.65.

« - Du Calme V.D.R !

Je les hais tous ! Je tourne et je tourne entre des quatre murs, pourquoi personne ne vient ? Olga dort copieusement sur la banquette, non mais je rêve ? Un téléphone sonne. Non. C'est le réveil. Ce vendredi matin...

Je garde mes yeux soudés. Je tire leçon de la veille ! Peut-être ne les ai-je pas ouverts au bon moment ? Je sens le corps de Melvilla quitter le lit. Arthur appelle quelque part... La porte de la chambre s'ouvre, Melvilla disparaît. Je rêve ou n'ai-je pas entrevu de chevelure rousse ? Je plonge sous l'oreiller maudire ma mère et ma naissance. J'entends de nouveau le rituel scolaire depuis le salon. Je laisse là ma mère et je sors du lit. J'entre dans le salon. Lola tient du bout de ses bras sa robe et son pantalon. Arthur dort à moitié dans le canapé. Lola devient pudique, elle est en petit dessous et se cache de moi. Je me glisse auprès de la rousse, elle a des cheveux magnifiques et des yeux de serpent. Je ne fais pas de complexes, puisqu'elle me répondra de toutes façons qu'elle est ma femme. Elle n'a pas de bracelet. Je me ra-

bats sur son pendentif qui coure sous ses cheveux. Son prénom est gravé en lettres d'or. Soline. Drôle de prénom. Je me penche et j'embrasse ses lèvres. Elle me rend mon baiser. Je nage dans l'absurde.

« - Bonjour Victor ! Bien dormi ?

Elle me lance un regard dérangeant. Je ne sais plus si je suis mal à l'aise ou excité...Je me jette à corps perdu dans la cuisine, essayer de sauver le toast pour une fois, je me heurte à la nudité de ma fille qui pousse des cris fanatiques. La lune est à peu près chaude dans la poêle, je m'en sers un croissant. Soline contre la porte me regarde fixement. Je sens toujours peser la conscience de Typhanie, Ses yeux sont différents mais ce qu'ils expriment est identique. Je voudrais me lier d'amitié aux particules farineuses du pain dans le toaster. Quand à Moore, il a reçu son matricule. Depuis l'arrestation de l'assassin Victor De Rien sous le pont de Tolbiac, Moore devient 007. J'ai cette absence. Je subis de nouveau la chaise et la lampe. Ses questions m'entraînent peu à peu sur de longs terrains verglacés et découverts. Je suis en chute libre. Je glisse et je traverse de larges cavernes serties de diamants, dans lesquelles je vois défiler les rêves de mes ambitions perdues, faute de ce courage que je n'ai pas eu. Je suis au fond d'un trou noir, je marche dans l'obscurité, dans l'essence du vide et de l'absence. Toujours ce regard fixe le long de la porte. Je m'éjecte du toaster et je passe auprès d'elle. Je pense que ma crise est finie. Je relaque au passage l'échancrure de son peignoir. Je vise l'heure de l'horloge familiale. Je suis en retard, je dois partir vite. J'entre dans la chambre et j'habille en trois temps mon

détestable corps. Je me brosse à peine les cheveux, je ne me rase pas. Ça me donne un air viril. J'entre dans le salon et je propose tout de go de les accompagner à l'école. Oh joie ! Que ces enfants sont enthousiastes ! Obligé de gueuler pour qu'ils se taisent. Soline pense que c'est une bonne idée. En sa qualité de mère, c'est délirant, elle s'inquiète de l'étrange sadique qui offrira le cœur sur la main son paquet de bonbons neuf à Lola au coin de la rue. Le chat nous fait grise mine depuis le canapé, depuis trois jours il bande à part. Je le lui dis. Monsieur tourne la tête et crache en l'air. Pfft ! Enfin nous franchissons le seuil mais Soline m'accapare. Je sens qu'elle va me demander quelque chose...

« - Victor...ça me gêne mais...

Je suis d'une lucidité !

« - ...J'ai besoin d'argent pour faire quelques achats...

Je reste de marbre.

« - L'argent d'hier n'a pas suffi ?

Je cherche dans son air étonné ce qui pourrait trahir la comédienne. Tant de sincérité m'accable.

« - Quel argent d'hier ?

Je suis interdit. Mon regard est flou, vague de sable.

« - Je ne t'ai rien demandé depuis le mois dernier, tu te souviens ? L'avance que tu m'as faite pendant notre voyage en Grèce ?

Sa référence me remplit de colère. De quel droit touche-t-elle à ma vie privée ? Comment se peut-il qu'elle sache ? Je cherche à la coincer.

« - Ah oui...Nous avons fait les îles il me semble ?

« - Mais non voyons ! Tu n'as jamais supporté la mer !

C'est faux, archi faux. J'aime l'eau, la mer les océans, la banquise ! C'est juste que la masse d'eau m'écrase, tout comme la multitude des gens. Il en est de même pour les chaînes montagneuses.

« - Je te sens bizarre ces derniers temps...Quelque chose ne va pas ?

C'est vrai, mais je nie.

« - Non, tout va bien.

« - Alors cette avance ?

« - Combien ?

Ce silence me plait. Une certaine tension plane entre nous, les enfants nous regardent bouche-bée, la pupille humide, nous sommes beaux.

« - Deux mille...

La goutte d'eau fait tomber le vase qui glisse sur le verre poli, pardon, et se casse. Je ramasse les morceaux.

« - Passe à 15h au bureau...

Elle acquiesce, mais paraît sensiblement gênée.

« - C'est que...Je ne connais pas l'adresse...

Je la tiens ! Je jubile ! Elle s'éloigne de l'entrée...

« - Tu me l'as écrite hier, mais je ne retrouve plus le journal...

Un instant je nage entre deux eaux. Le doute m'assaille.

« - L'adresse tu la connais. C'est au 15 rue Navarre !

Elle est plongée dans ce journal.

« - Ah voilà ! J'ai mis la main dessus. 53 avenue Félix Faure...

Je me saisis du journal que j'arrache de ses mains. Je trouve ce petit encadré au feutre vert et je reconnais bien mon écriture. 53 Félix Faure. C'est dingue. Je sors sur le palier, il n'y a plus d'ascenseur, Arthur et Lola attendent sur la onzième marche.

« -Dépêches toi P'pa !

J'enfile au radar les traces délicates de leurs petits pieds sur la moquette bleue. Soline nous fait un petit signe de la main et ferme la porte. Au troisième, nous croisons le bouquet de Pétunias rouges qui conte fleurette aux primevères sur le palier. Je le sens en colère. Il me semble de même que personne ne veut de moi. Le chien de la concierge fait barrage dans l'escalier. Un chat visiblement étranger balance des projectiles. La concierge lime consciencieusement l'unique épine que porte fièrement le seul cactus de l'entrée. Elle nous salue, mais se pique le front. Le fou rire nous gagne. Dans la rue, je ne situe pas bien la voiture. En avais-je une seulement ? Il me semble que j'ai toujours pris le bus ou le métro...D'ailleurs je ne sais pas conduire. Lola s'adosse à la Mercedes blanche que je connais bien, puisque l'angle de la rue est sa place attitrée. Ce retour à la normalité me rassure. Arthur rejoint sa sœur et jetant des coups d'œil rapides derrière son épaule, ils discutent à demi voix. Je regarde à mon tour la façade de l'immeuble, je ne vois rien de particulier. A notre balcon, je reconnais notre voisin, le dingue. Un instant je prends conscience de ce dérèglement provisoire de l'espace et du temps. Lola montre des signes

d'impatience. Je m'approche à mon tour de la Mercedes. Je sors machinalement les clefs. Je n'ai jamais eu de porte-clefs Mercedes. Ce ne sont pas mes clefs. J'ouvre à tâtons les portières et je fais le tour de l'engin. Lola fait glisser sa fenêtre et prend l'air détaché de sa mère.

« - Chauffeur ! Conduisez-nous je vous prie ! Mademoiselle l'institutrice n'attend pas !

Je les entends pouffer sur les sièges arrières. Je pense amèrement qu'ils rient de moi. Je prends place derrière le volant et j'éprouve un déjà vu en m'asseyant de la sorte. J'agis selon des automatismes irréflechis et je considère mes mains mettre le contact, ôter le frein à main, passer la marche arrière. Je sais conduire ! D'instinct ma tête pivote sur mes épaules, je sors du créneau et je juge de l'espace dont je peux disposer. Comment fais-je cela ? Qui me renseigne. Je regarde brièvement la rue autour de nous. Si je pouvais coincer ce petit bonhomme qui depuis sa télécommande m'oriente à sa guise... Lola dit que je passe, effectivement je sors du créneau. Je suis donc au volant de la Mercedes blanche, et jusqu'à preuve du contraire, elle m'appartient. Je ne sais pas pourquoi mais je me sens fier. Je songe à ma dernière soirée passée auprès de Typhanie, je me souviens nettement de ma colère. Est-il possible que le ciel m'ait entendu ?...

Je me gare doucement devant le 53 Félix Faure, le portier se montre accueillant, plus que d'accoutumée, et efface la portière devant moi. Je suis loin d'imaginer qu'il puisse attendre de moi son augmentation.

« - Bonjour Monsieur Victor !